



Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande

50-2 | 2018

Humanités environnementales – Quoi de neuf du côté des méthodes ?

Introduction

Florence Rudolf



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/Allemagne/840>
ISSN : 2605-7913

Éditeur

Société d'études allemandes

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2018
Pagination : 227-237
ISSN : 0035-0974

Référence électronique

Florence Rudolf, « Introduction », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande* [En ligne], 50-2 | 2018, mis en ligne le 30 décembre 2018, consulté le 05 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/Allemagne/840>

Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande

Dossier: Humanités environnementales – Quoi de neuf du côté des méthodes?

Introduction

■ Florence Rudolf*

Voilà plusieurs décennies que les sciences dites de la nature ont été le champ d'un investissement des sciences sociales. Cette situation est le reflet de l'importance qu'a prise la question naturelle à notre époque⁽¹⁾. Plus récemment, ce constat a fait l'objet d'une reconnaissance par la promotion et la diffusion d'une nouvelle notion « valise » destinée à rassembler les disciplines héritées des humanités sous une seule et même expression d'humanités environnementales. Avant d'identifier les enjeux de cette entreprise de désignation collective et d'explorer cette réalité multiforme et composite, nous proposons une brève incursion du côté de l'humanisme en raison de ce que ce mouvement est convoqué par l'expression d'humanités environnementales⁽²⁾. Sous l'entrée « humanisme » à l'*Encyclopédie UNIVERSALIS*, Jean-Claude Margolin rappelle que si ce terme constituait encore une référence en vogue à la veille de la Seconde Guerre mondiale, cette dernière s'est peu à peu délitée en raison sans doute de ce que l'univers symbolique qui lui conférait son unité a fait date depuis. S'il était courant dans le système éducatif de nos parents, grands-parents, voire arrière-grands-parents de parler de « faire ses humanités », cette terminologie est pour le moins désuète de nos jours. Quand cette référence est mobilisée, elle l'est davantage au nom d'une tradition et d'un sens encore susceptibles d'inspirer des activités humaines à l'instar de l'éclairage

* Professeure des universités, Institut national des sciences appliquées de Strasbourg (INSA), EA 7309 AMUP.

1 Serge MOSCOVICI, *Essai sur l'histoire humaine de la nature*, Paris, Flammarion, 1968.

2 Ce numéro arrive chez l'éditeur en même temps que la tenue du colloque international *Circulations et renouvellement des savoirs sur la nature et l'environnement en France et en Allemagne* (les 4 et 5 octobre 2018 à Strasbourg).

qui a été porté sur le Rhin supérieur dans un dossier récent de la *Revue d'Allemagne*⁽³⁾. L'objet de ce numéro était de questionner la force de la référence à l'humanisme dans différents domaines de la vie sociale, dont l'entreprise, la culture, l'aménagement du territoire et le développement. Les contributions à ce dossier confortaient l'observation selon laquelle la mobilisation de cette référence était généralement motivée par des spécificités historiques et locales, voire par des connotations positives, associées à des principes, notamment, mais sans que ces derniers ne soient attestés par des pratiques précises ou des programmes structurants. Il n'est pas exclu qu'il en soit de même à propos de la formation de l'expression d'humanités environnementales.

Si l'on revient sur le mouvement historique et les forces sociales et culturelles qui ont préfiguré à l'essor et à la renommée de l'humanisme, il n'est pas anodin de souligner que ces derniers véhiculent une certaine idée de l'Humanité⁽⁴⁾, de son destin et du progrès. Or le XX^e siècle a durablement entamé cette vision confiante en l'humanité. Qu'il s'agisse de la Seconde Guerre mondiale, des guerres issues de la colonisation ou des mutations technologiques qui équivalent à des transformations sans précédent sur le devenir de l'humanité, la seconde moitié du XX^e siècle s'affirme comme le théâtre d'une remise en question fondamentale de la conception univoque de l'humanité et du progrès, sans parler de son ancrage dans une commune appartenance à la civilisation judéo-chrétienne⁽⁵⁾.

En dépit des réserves qui peuvent se justifier à l'égard de l'humanisme, notamment dans son rapport aux textes canoniques, et de sa vision et conception de l'humanité, certaines de ses traductions pratiques, dans le domaine de la pédagogie, notamment, demeurent non seulement d'actualité mais exercent encore un certain attrait⁽⁶⁾. L'humanisme a proposé une philosophie de l'éducation et de la formation qui s'est imposée contre des formes d'enseignement disciplinaires. L'hypothèse selon laquelle l'humanisme pourrait se constituer en ressource pour une réappropriation de tout un ensemble de pratiques contre l'aliénation du sujet par différents corps, dont le corps médical, se tient également, ne serait-ce qu'en référence au mouvement de la *Lebensreform*⁽⁷⁾. À cet égard, l'appel à l'humanisme résonne comme un sursaut de conscience en faveur d'une revendication de la liberté d'expression contre l'emprise du pouvoir

3 *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, 47/2 (2015): «Retour sur le modèle rhénan», dossier dirigé par Florence Rudolf.

4 On aurait dit de l'Homme!

5 Comme le rappelle Margolin, il n'a pas toujours été aisé de concilier l'amour que les Humanistes portaient à la philosophie platonicienne et stoïcienne avec les Écrits de l'Évangile. «En réalité ce que les humanistes ont retenu de leur pèlerinage aux sources de la pensée gréco-latine, c'est que la philosophie platonicienne et stoïcienne est une propédeutique à la "philosophie du Christ", c'est-à-dire la vraie religion chrétienne, celle de l'Évangile, des Épîtres de saint Paul et des Pères de l'Église» (Jean-Claude MARGOLIN, «Humanisme», *Encyclopaedia UNIVERSALIS*, Corpus 11, Paris, 1994, p. 729).

6 Cf. à cet égard le succès de la pédagogie inspirée de l'anthroposophe Rudolf Steiner.

7 Marc CLUET, «*Lebensreformer* et Verts en lutte pour un monde meilleur. Divergences et similitudes dans les moyens et dans les fins à un siècle d'écart», in: Olivier HANSE, Annette LENSING, Birgit METZGER (dir./Hg.), *Mission écologie. Tensions entre conservatisme et progressisme dans une perspective franco-allemande / Auftrag Ökologie. Konservativ-progressive Ambivalenzen in deutsch-französischer Perspektive*, Bruxelles, Peter Lang, 2018, p. 49-89.

exercé par les institutions⁽⁸⁾, ce dernier étant équivalent selon les écoles de pensée à l'emprise des systèmes sans conscience sur les mondes vécus. À cet égard, l'appel à l'humanisme fait écho aux nombreuses voix qui se sont élevées, autour des années 1970, et s'expriment encore contre une science sans conscience⁽⁹⁾. S'inscrit-on dans une filiation de ce type à propos de l'engouement actuel pour les humanités environnementales et autres formations comparables⁽¹⁰⁾?

Rien n'est moins sûr, car en l'état, la communication des travaux rassemblés autour du vocable d'humanités environnementales semble tout autant relever d'une opération de publicisation de recherches émanant de scènes disparates, qui s'ignorent la plupart du temps, que d'écoles de pensée structurées par des paradigmes partagés. Le chapeau «humanités environnementales» procède moins d'un travail intellectuel qui aurait fait son chemin, au sens de faire école dans l'histoire de la pensée et des disciplines, que d'une opération politico-institutionnelle en vue d'une reconnaissance, au sens de se frayer une place dans des institutions. Selon ce «coup» médiatique, des travaux disparates, issus d'équipes qui n'ont pas connaissance l'une de l'autre, peuvent entamer un processus de rapprochement par la force et le pouvoir de rassemblement que permet une telle expression. Il s'agit d'un pari quant au pouvoir d'association d'un tel label sur les protagonistes des recherches en sciences sociales dévolues à la question naturelle. En quelques années, il s'avère que cet appel a été entendu par de nombreux chercheurs issus de différentes disciplines. Le retour d'expérience témoigne de ce que cette invention a permis d'explorer des frontières disciplinaires, d'affiner des distinctions et des correspondances entre des travaux qui ne dialoguaient pas entre eux, de repérer des transformations de concepts par leur circulation dans différents contextes, etc. Par les publications et les congrès qui se revendiquent des humanités environnementales, l'entreprise s'avère d'ores et déjà un véritable succès. À titre d'exemple, l'ouvrage *Humanités environnementales. Enquêtes et contre-enquêtes*⁽¹¹⁾ rend compte des dynamiques et des méandres propres aux différentes disciplines engagées dans des recherches qualifiées d'environnementales. Il passe en revue les efforts des chercheurs pour appréhender ces «objets» insolites pour lesquels leurs disciplines n'étaient pas nécessairement bien équipées. Ce type d'enquête permet de visiter et revisiter les traditions disciplinaires, à partir d'un questionnement qui n'entrait pas dans les cadrages dominants, en raison notamment de la construction dite de l'objet propre à chaque discipline.

Les humanités environnementales sont les premières d'une démarche qui se généralise aux sciences médicales et, plus récemment, aux mathématiques et sciences

8 Cf. Ivan ILLICH, *Une société sans école*, Paris, Seuil, 1971.

9 On notera qu'Edgar Morin plaide pour une science avec conscience tout en annonçant la fin de l'humanisme. Cette «contradiction» n'est qu'apparente. En effet, si l'humanisme fait barrage contre la barbarie, il demeure sourd et muet face aux souffrances des non-humains, qu'il s'agisse d'humains dont l'humanité demeure décriée ou de non-humains sans droits et reconnaissance. Aussi, les humanités environnementales et médicales plaident-elles peut-être en faveur d'une double reconnaissance.

10 L'engouement pour cette construction est réel ainsi qu'en témoignent de nouvelles associations comme les humanités médicales ou numériques.

11 Guillaume BLANC, Élise DEMEULENAERE et Wolf FEUERHAHN, *Humanités environnementales. Enquêtes et contre-enquêtes*, Paris, Publications de la Sorbonne (coll. Homme et société), 2017.

numériques. Elles se définissent, sur le portail du même nom, comme « un ensemble de disciplines dont l'origine tient aux enjeux environnementaux et climatiques des dernières décennies. Le degré d'impact environnemental de l'activité humaine – qui nous ferait aujourd'hui basculer selon certains dans l'«anthropocène» – accélérera un processus né au cours des années soixante-dix, lequel postule que les êtres non-humains méritent non seulement une histoire commune aux êtres humains, mais aussi leur propre récit. Au lieu d'envisager une nature physique associée à une culture humaine distincte, les humanités environnementales fondent leur approche sur les ontologies interconnectées, à savoir un ensemble de réseaux associant les êtres humains et non-humains »⁽¹²⁾. Ce portail, créé dans les années 2010 à l'initiative de chercheurs souhaitant participer de l'opération de visibilité de leurs travaux qui s'affirmait dans d'autres contextes linguistiques et nationaux, dont nord-américain, offre un espace d'information, de diffusion et d'échanges qui a permis de parfaire la structuration de réseaux, qui existaient depuis les années 1990, par l'entremise des associations scientifiques⁽¹³⁾.

Plutôt que de procéder selon les prés carrés des disciplines qui veillaient jalousement à leur champ d'application, les entrelacs entre humains et non-humains, entre nature et culture, mettent les disciplines au défi de travailler ensemble. Cette dynamique de décloisonnement – favorable à des formes d'ensemencement réciproque et d'hybridation – procède contre toute attente de la modernisation et des avancées de la science et du progrès⁽¹⁴⁾. La scientification des mondes vécus⁽¹⁵⁾ met les sociétés au défi de s'ouvrir à des questions qui relèvent de pratiques d'initiés. La sociologie, dont la vocation est d'accompagner l'historicité des sociétés et leurs transformations, s'équipe des compétences en conséquence. L'intensité et les formes de cet engagement dépendent des contextes historiques et sociaux. Elle s'est ainsi dotée au fil des décennies de réflexions épistémologiques rejaillissant tant sur les théories générales de la société que sur les approches méthodologiques. L'investissement entrepris en ce sens sera plus conséquent en Allemagne qu'en France⁽¹⁶⁾ en raison notamment de l'intérêt de la sociologie allemande pour les conséquences de la modernité et en particulier de la technique sur les rapports sociaux de pouvoir, dont les travaux de Jürgen Habermas constituent une base pour le développement de toute une lignée de travaux consacrée aux sciences et

12 www.humanitesenvironnementales.fr.

13 Pour la francophonie, notamment, l'AIISLF a énormément apporté à la sociologie de l'environnement du côté de la francophonie. Dès les années 1990, elle intégrait un comité de recherche intitulé sociologie de l'environnement. On peut en dire de même du côté de la DGS (*Deutsche Gesellschaft für Soziologie*), qui a également permis aux chercheurs confirmés ainsi qu'aux jeunes scientifiques, doctorants, notamment, de s'inscrire dans des réseaux et des événements leur permettant d'affiner leurs questionnements et leurs recherches.

14 Ulrich BECK, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité* (*Risikogesellschaft. Auf dem Weg in eine andere Moderne*, 1986), Paris, Aubier (coll. Alto), 2001.

15 Cette expression fait écho aux travaux plus nombreux en Allemagne qu'en France sur la réception sociale croissante des productions scientifiques en raison des retombées économiques et culturelles de ces dernières. À mesure, en effet, que l'activité scientifique intéresse la technique et l'économie, elle participe des forces sociales qui transforment la société.

16 Lionel CHARLES, Hellmuth LANGE, Bernard KALAORA et Florence RUDOLF (éd.), *Environnement et sciences sociales en France et en Allemagne*, Paris, L'Harmattan, 2014.

aux techniques⁽¹⁷⁾. Dès les années 1990, la sociologie française prendra le relais avec les contributions à la critique socio-anthropologique du naturalisme⁽¹⁸⁾. Ces deux courants parviendront très rapidement à dialoguer et à s'ensemencer réciproquement⁽¹⁹⁾. Pas moins de quatre, voire cinq décennies qu'un corpus extrêmement varié, piochant dans différents domaines de la sociologie, mais également de l'anthropologie, contribue à ce qu'il convient bien de qualifier de « révolution » scientifique.

Cette dernière accompagne la percée de l'expertise comme pratique sociale indispensable à la démocratisation de la prise de décision dans des sociétés rationnelles, ou du moins qui aspirent à l'être⁽²⁰⁾. À mesure que l'activité scientifique transforme à bas bruit la société, c'est-à-dire à l'abri des institutions réservées au débat sur les orientations de la société⁽²¹⁾, la nécessité d'instituer des scènes susceptibles de relayer les avancées scientifiques s'est faite sentir. Les initiatives sociales dans ce sens se sont multipliées depuis les années 1970, à travers les « boutiques de Science » et les *Wissenschaftszentren* ou forums scientifiques. Ces institutions visaient, bien avant le succès de l'expression de forums hybrides⁽²²⁾, l'institution de scènes où pourraient se croiser différents praticiens, scientifiques ou non, afin de dégager collectivement les enjeux sociétaux sous-jacents à des innovations scientifiques. De la revendication à des contre-expertises, à des recherches coopératives associant différents publics, en passant par des expertises multipolaires, cette dynamique sociale a pris bien des formes. Ce processus est indissociable d'une poussée de démocratisation qui confère une reconnaissance à différents modes d'expertises, dont celle des habitants et des praticiens. Habermas identifie ce mouvement à une critique de la décision technocratique au profit d'un régime pragmatique. Cette ouverture n'épargne pas les disciplines scientifiques qui vont devoir peu à peu s'exercer à l'interdisciplinarité. La reconnaissance de l'interdisciplinarité, qui s'impose comme un passage obligé par une « nouvelle alliance » entre sciences et société, se traduit par une double exigence : celle d'un décloisonnement des sciences pour une prise en charge sinon collective des questions qui font débat dans la société, *a minima* pour une approche croisée et articulée de ces enjeux sociétaux.

17 Jürgen HABERMAS, *La technique et la science comme « idéologie »*, Paris, Gonthier, 1978.

18 Marc ABÉLÈS, Lionel CHARLES, Henri-Pierre JEUDY, Bernard KALAORA (dir.), *L'environnement en perspective. Contexte et représentations de l'environnement*, Paris, L'Harmattan (coll. Nouvelles études anthropologiques), 1999 ; Rémi BARBIER, Philippe BOUDES, Jean-Paul BOZONNET, Jacqueline CANDAU, Michelle DOBRÉ, Nathalie LEWIS et Florence RUDOLF (dir.), *Manuel de Sociologie de l'Environnement*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012.

19 Ulrich BECK, Anthony GIDDENS, Scott LASH, *Reflexive Modernization. Politics, Tradition and Aesthetics in the Modern Social Order*, Blackwell Publishers, 1994.

20 Philippe ROQUEPLO, *Entre savoir et décision, l'expertise scientifique*, Paris, Éditions de l'INRA, 1997 ; Philippe ROQUEPLO, *Pluies acides, menaces pour l'Europe*, Paris, Economica, 1988 ; Philippe ROQUEPLO, *Climats sous surveillance – Limites et conditions de l'expertise scientifique*, Paris, Economica, 1993.

21 U. BECK, *La société du risque* (note 14).

22 Michel Callon, Pierre LASCOUTES, Yannick BARTHE, *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*, Paris, Le Seuil, 2001.

Cette exigence constitue un défi en raison des démarcations épistémologique, symbolique et physique dans lesquelles les différentes traditions scientifiques se sont cantonnées depuis leur constitution. Le dialogue entre les sciences demeure un chantier actuel. Une cartographie des instituts scientifiques de par la France et l'Allemagne suffit à rendre compte de manière éloquente de l'inscription spatiale de la césure entre sciences de la nature et sciences sociales. Ce clivage institutionnel a alimenté une méconnaissance réciproque, doublée d'un déni de reconnaissance. Les sciences de la nature occupent le sommet de la hiérarchie au nom d'une scientificité monolithique et universelle, bien souvent déniée aux sciences de la culture. En dépit des efforts entrepris par certains courants sociologiques pour « se hisser au rang » des sciences cumulatives⁽²³⁾, les sciences sociales n'ont pas échappé aux qualifications de « sciences molles » ou de manière moins méprisante de « sciences douces ». Le travail des chercheurs est durablement marqué par ces rapports sociaux asymétriques, ainsi qu'en témoignent les marges de manœuvre réservées aux partenaires des sciences sociales dans de nombreux programmes de recherche en sciences de l'environnement et de la vie⁽²⁴⁾. L'étonnement des collègues des sciences de l'environnement et de la vie face aux réactions parfois virulentes des chercheurs en sciences sociales à propos du cadrage par l'acceptabilité sociale des innovations scientifiques, qui leur est généralement réservé sans discussion, témoigne de l'incompréhension encore bien prégnante entre ces communautés. Outre que l'entrée par l'acceptabilité sociale réserve aux humanités le « sale boulot »⁽²⁵⁾ de l'instrumentation sociale, elle érige les scientifiques de la nature et de la vie en seuls détenteurs de la vérité quant aux orientations culturelles, économiques et politiques de la société qu'elle dénie à tous les autres publics. Cette prétention à la vérité éclipse les références à la pertinence, la justesse, la légitimité, etc. des projets et modes d'existence en jeu dans l'établissement des sociétés et de leurs environnements. L'interdisciplinarité est donc aussi une affaire de rapports sociaux qu'il n'est pas simple de déconstruire.

La perspective d'un dialogue, voire de recherches croisées, associées et partenariales entre des cultures non seulement distantes, mais suspectes à l'égard des unes et des autres, demeure un enjeu de taille qui est loin d'être réglé et dépassé⁽²⁶⁾. Il est redoublé par l'exigence d'associer des citoyens à des processus de construction des « problèmes »⁽²⁷⁾, des conditions de l'enquête, de l'établissement de la preuve, etc. Ainsi qu'en témoignent les conflits environnementaux autour d'infrastructures énergétiques et de transports, des autorisations d'installations classées, de mise en circulation et en

23 Pierre BOURDIEU, Jean-Claude CHAMBOREDON, Jean-Claude PASSERON, *Le métier de sociologue*, Paris, Mouton de Gruyter, 1968.

24 Le projet *Clim'Ability*, inscrit au programme Interreg V, à l'échelle du Rhin supérieur et dont la raison scientifique s'organise autour de l'accompagnement des PME/PMI au changement climatique fait exception par son portage en sciences sociales.

25 Selon l'expression réservée par Everett Hughes (cf. Jean-Michel CHAPOULIE, « Everett C. Hughes et le développement du travail de terrain en sociologie », *Revue française de sociologie*, 25/4 [1984], p. 582-608).

26 Le retour d'expérience d'une recherche interdisciplinaire et transfrontalière portée par un collectif bienveillant et disposé à travailler en commun illustrera ce propos dans le dossier.

27 Au sens de la formulation de problématiques d'intérêts partagés et dignes d'investigations collectives.

vente de produits controversés, etc., les citoyens ne sont généralement pas conviés à la construction des programmes d'investigation sur des sujets les concernant, sans même parler de leur association à des processus de décision. En dépit des acquis des différences entre l'Allemagne et la France en matière de démocratie technique, attestés notamment par des cas historiques comme le déni du nuage radioactif consécutif à l'explosion de la centrale de Tchernobyl⁽²⁸⁾ par l'État français, la participation citoyenne demeure également problématique en Allemagne ainsi qu'en témoignent les controverses autour des OGM et des biocarburants⁽²⁹⁾ ou plus récemment à propos de l'exploitation de mines qui justifie l'abattage de forêts primaires à Hambach à une trentaine de kilomètres de Cologne. La rue et l'occupation des sites menacés demeurent souvent les seules ressources des publics pour faire entendre leurs voix au risque de formes de radicalisation et de spirales de violence⁽³⁰⁾.

De manière générale, les humanités environnementales sont confrontées à un problème récurrent : celui de s'occuper de domaines où la parole légitime est celle de professionnels exerçant leur expertise à partir d'une conception datée de la science, imprégnée des normes du XIX^e siècle. Selon ces canons, les sciences pratiquent le dévoilement et exercent leurs lumières sur une société engluée dans ses prénotions et ses préjugés. La philosophie des sciences n'a eu de cesse, depuis les années 1970, de remettre en question cette conception et d'en déconstruire les postulats⁽³¹⁾. Sans œuvrer à un retournement radical des rapports de force entre l'institution scientifique et la société, elle a joué en faveur d'une prise en compte croissante des arrière-plans pratiques dans la production des connaissances, la convocation de la multitude, par la participation de différentes disciplines et pratiques, servant de garant contre des propositions confinées à un domaine d'expertise.

Dans le contexte actuel d'un engouement pour de nouvelles formes d'humanités, il est temps de s'interroger sur l'effectivité de ces rapprochements et sur les effets de ces entrecroisements. Quelle genèse, donc, pour ces humanités ? À quoi correspondent-elles ? Comment se situent-elles par rapport à leurs propres champs disciplinaires ? Pot-pourri de sciences humaines et sociales ou véritables communautés épistémiques brandissant l'histoire glorieuse des « humanités » pour se parer ? Dans ce cas, comment ces humanités se situent-elles par rapport à leurs propres champs disciplinaires ?

Dans le contexte français, elles sont quelque chose en plus ou de différent que la simple traduction des « *environmental studies* », « *transition studies* » ou « *political*

28 À l'instar du traitement de la communication des mesures à prendre après l'accident de Tchernobyl entre l'État allemand et français qui participe de la réputation du caractère technocratique de l'État français.

29 Florence RUDOLF, « Deux conceptions divergentes de l'expertise dans l'école de la modernité réflexive », *Cahiers internationaux de sociologie*, 1 (2003), n° 114 : « Faut-il une sociologie du risque ? », p. 35-54.

30 Les cas récents les plus controversés – barrage de Sivens, enfouissement des déchets nucléaires à Bure ou encore le projet d'aéroport de Notre-Dame-des-Landes, récemment l'évacuation de la ZAD du Moulin à Kolbsheim sur le trajet du Contournement Ouest de Strasbourg, voire encore l'instauration des onze vaccins obligatoires en France – font état de ce que le pouvoir estime encore pouvoir légiférer sur la base des seules expertises des corps d'État, corps médical inclus.

31 Dominique VINCK, *Sociologie des sciences*, Paris, Armand Colin, 1995.

ecology», autant de cadres théoriques interdisciplinaires permettant d'aborder avec plus ou moins de transversalité les phénomènes environnementaux. Pour Guillaume Blanc, Élise Demeulenaere et Wolf Feuerhahn l'émergence de questions environnementales dans les différentes disciplines des sciences sociales bouleverse leurs épistémologies en les obligeant à redéfinir ou recentrer leurs objets⁽³²⁾. Les sciences sociales s'occupant de nature, d'écologie, d'environnement se sont avancées de manière asymétrique dans le champ de leurs disciplines. Si la géographie se définit dès sa genèse comme une science du milieu, sans avoir besoin de justifier son intérêt pour l'écumène, si l'anthropologie, traditionnellement tournée vers l'étude de sociétés dites non-modernes, pouvait donner l'illusion d'être particulièrement encline à travailler les questions de «nature», l'histoire ou la sociologie ont dû construire briques après briques les conditions intellectuelles et institutionnelles d'exercice de leur pratique. Il en résulte, du côté de la première, l'érection d'une école assez conséquente et prolifique d'histoire environnementale tant du côté français qu'allemand⁽³³⁾. Quant à l'engagement de la sociologie, il lui faudra surmonter le naturalisme sociologique, très prégnant du côté français⁽³⁴⁾, pour apprivoiser ces questions. Ces difficultés ne trouvent pas d'équivalent en Allemagne⁽³⁵⁾. Riche d'une cinquantaine de notices, le *Guide des Humanités environnementales* comble un pan incontournable de l'histoire des idées sur la nature, l'environnement et l'écologie, du moins en France, par l'exploration de domaines *a priori* aussi éloignés que le droit de l'environnement, l'esthétique ou l'urbanisme. Inscrit dans le temps long de la société industrielle, le livre fait état des apports potentiels du détour par l'Allemagne pour une mise en abîme des humanités environnementales. Parmi les sources d'inspiration possibles, on peut évoquer les références à l'anthroposophie, attribuée au philosophe ésotérique Rudolf Steiner ou la notice sur la naturopathie, traduction de *Naturheilkunde*, dont les débuts sont décrits par l'historien Marc Cluet. Loin d'être anodins, ces emprunts s'inscrivent dans des histoires culturelles différenciées et parfois polémiques de ce côté du Rhin. L'appui théorique sur l'Allemagne apporte un contre-plan aux humanités environnementales, selon leur version «française» en construction. L'ancrage national demeurant prégnant par des spécificités de découpages disciplinaires, thématiques, ainsi que par leurs intensités et leurs cheminements. L'évidence nationale demeure, cependant, elle aussi, à questionner et à déconstruire.

32 BLANC/DEMEULENAERE/FEUERHAHN (dir.), *Humanités environnementales* (note 11).

33 Fabien LOCHER, Grégory QUENET, «L'histoire environnementale : origines, enjeux et perspectives d'un nouveau chantier», *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 56/4, (2009), p. 7-38 et Anahita GRISONI, Rosa SIERRA, «Écologie ou *Umwelt*? Une revue historiographique des engagements écologistes et environnementalistes en France et en Allemagne», *Revue de l'IFHA* (en ligne), 5 (2013), mis en ligne le 17 février 2014.

34 Philippe BOUDES, «Les démarches des sociologies francophones de l'environnement : Comment faire science avec la problématique environnementale?», *VertigO*, 7/2 (2006), <http://www.vertigo.uqam.ca>; Philippe BOUDES, *L'environnement, domaine sociologique*, thèse de doctorat en sociologie sous la direction de Charles Henry Cuin, Université Victor Segalen Bordeaux II, 2008, 536 p.; Lionel CHARLES, Bernard KALAORA, «Sociologie et environnement en France : l'environnement introuvable?», *Écologie et Politique*, 27 (2003), p. 31-57.

35 Aurélie CHONÉ, Isabelle HAJEK, Philippe HAMMAN, *Guide des Humanités environnementales*, Ville-neuve d'Ascq, Éditions du Septentrion, 2016.

À défaut de parvenir à des postulats, cadrages et normes scientifiques partagés, les humanités environnementales investissent le champ de l'interdisciplinarité par l'entremise d'enjeux hybrides, au croisement des logiques sociales et écosystémiques. Elles sont attendues dans leur aptitude à se compléter, voire à dénouer des controverses⁽³⁶⁾ qui relaient des publics opposés ou tout simplement non alignés sur des positions communes. Cette inscription dans des relations de pouvoir se double d'un travail créatif consistant à déconstruire des frontières héritées et tenaces comme celles qui organisent la distinction entre sciences de la nature et sciences de la culture. C'est ce travail de déconstruction des routines et normes établies en vue d'un renouvellement des pratiques et des manières de faire et de rendre compte des phénomènes et des situations qui intéresse au premier chef ce dossier de la *Revue d'Allemagne*. Si les sémantiques font clairement appel à une ouverture réciproque, les pratiques émergeant de ces tentatives demeurent à explorer et à stabiliser autour de nouvelles normes d'investigation scientifique.

Le dossier aborde cette question à partir de retours d'enquêtes et de chantiers entrepris à l'échelle du Rhin supérieur et du Grand Est, mais pas uniquement. La question des méthodes est entendue ici comme le développement d'expérimentations en matière de protocoles d'enquêtes, de production de données, de propositions de connaissances et de mises en récit. Le défi de construction réciproque entre chercheurs et acteurs sociaux se décline selon différents registres. Ces derniers convoquent des disciplines et des praticiens, sommés de négocier des espaces dialogiques et de pratiques inédits. C'est ce travail d'écoute et d'accordement que ce dossier souhaite mettre à l'honneur. Il s'y emploie à partir de recherches interdisciplinaires associées à des enjeux écologiques comme le développement durable, la transition écologique et le changement climatique.

Le numéro débute par des textes qui s'interrogent sur l'impact de l'interdisciplinarité sur leurs disciplines. La sociologie et l'anthropologie sont à l'honneur avec les articles de Christophe Baticle, Florence Rudolf, Anahita Grisoni et Sophie Némot, d'une part, et de Chloé Le Mouél et Lucille Maugez, d'autre part. Baticle et *alii* explorent les conditions d'entrée et de travail des sociologues sur différents terrains d'étude pour décoder l'emprise des cadres sociaux sur la production des savoirs, ces interférences étant peu relayées par l'institution scientifique en dépit des nombreux manuels réservés aux méthodes. S'il est de mise de faire état des protocoles d'expérimentation et d'enquête

36 Raphaël BILLÉ, Laurent MERMET, *Concertation, Décision et Environnement: Regards croisés*, vol. 1, Paris, La Documentation Française, 2003; Dominique DESJEUX, Cécile BERTHIER, Sophie JARRAFOUX, Isabelle ORHANT, Sophie TAPONIER, *Anthropologie de l'électricité. Les objets électriques dans la vie quotidienne en France*, Paris, L'Harmattan, 1996; Olivier GODARD, « Jeux de nature: quand le débat sur l'efficacité des politiques publiques contient la question de leur légitimité », in: Nicole MATHIEU, Marcel JOLLIVET (dir.), *Du rural à l'environnement. La question de la nature aujourd'hui*, Paris, L'Harmattan et ARF Éditions, 1989, p. 303-342; Robin GROVE-WHITE, Phil MACNAGHTEN, Sue MAYER, Brian WYNNE (éd.), *Uncertain World. Genetically Modified Organisms, Food and Public Attitudes in Britain*, Research Report by the Center for the Study of Environmental Change in association with Unilever and Green Alliance and a variety of other environmental and consumer non-governmental organisations, 1997; Fl. RUDOLF, « Deux conceptions divergentes de l'expertise dans l'école de la modernité réflexive » (note 29).

tant dans les sciences théorico-expérimentales que de terrain, le retour d'expérience sur les négociations nécessaires avec les objets-sujets d'étude des sociologues n'a guère fait l'objet d'une valorisation dans l'histoire de la discipline. L'intérêt pour le compte rendu et le suivi des protocoles d'investigation constitue une des conséquences des nouvelles exigences portées par la recherche déconfinée, qu'elle soit qualifiée de citoyenne ou non. Les auteurs concluent sur les bénéfices doubles de la recherche enchâssée qui tiennent à la production de connaissances ainsi qu'aux transformations que le processus d'enquête impulse à l'échelle d'un territoire.

C'est à un constat similaire à partir d'un atelier d'étudiants consacré à la pertinence du dessin et de l'esquisse en anthropologie qu'aboutissent Chloé Le Mouël et Lucille Maugez. Ces dernières ont pu observer l'évolution des pratiques sur une année d'atelier d'un dessin sans enjeu de connaissances à un dessin de type communicationnel, c'est-à-dire qui se met au défi de rendre compte d'une situation, soit de produire des éléments d'intelligibilité d'une situation sociale à partir de l'entrecroisement des pratiques d'une architecte-anthropologue et d'une anthropologue. L'enjeu des représentations dans l'engagement de nouvelles pratiques est également au cœur du propos de Miki Okubo qui analyse les dérives d'une médecine aveugle aux dimensions symboliques des corps souffrants. Dans son article intitulé « Arts Avereness for a new thinking of body », Miki Okubo revient sur le processus d'aliénation avec lequel se confond l'expérience de la maladie. Cet étrange clivage entre un corps sain à la recherche des maux qu'il traverse et un corps malade est redoublé à mesure que la médecine fait des progrès sur le chemin de pratiques thérapeutiques, mal désignées de « thérapeutiques personnalisées ». Cette expression renvoyant non pas à des pratiques symboliques permettant de recouvrir ou *a minima* de réconcilier le corps souffrant avec ses parts d'ombres, mais à des cartographies génétiques qui contribuent au déni de cette expérience. Miki Okubo revient ensuite sur l'organisation d'expositions artistiques mettant en scène *via* des montages visuels et des performances cet étrange processus de dépossession des corps par les sciences médicales.

Si cette première série de textes rend compte des risques inhérents à la négation de l'ancrage symbolique des pratiques sociales par la production de connaissances, la contribution de Felix Ekardt poursuit cette exploration en s'employant à montrer à partir d'une rétrospective de travaux sociologiques consacrés à l'écologisation du quotidien la difficulté intrinsèque de postuler des savoirs en matière de logiques comportementales et institutionnelles. Ce constat, qui pourrait servir de faire-valoir à la thèse des sciences sociales comme sciences inexactes, est mis au service d'une intégration nécessaire de l'incertitude dans les programmes de scientificité afin de garantir l'exigence et la qualité du travail scientifique. L'accompagnement du développement durable et de la transition écologique par les sciences modernes est au prix d'un travail réflexif et critique permanent, c'est-à-dire en perpétuelle activité. Cette interrogation est creusée par Daniel Irrgang, Martin Guinard-Terrin et Bettina Korintenberg à partir des réflexions, expérimentations et expositions, portées par Bruno Latour, au profit d'une reformulation de ces enjeux comme relevant d'une forme de diplomatie. L'accentuation sur la diplomatie oriente la recherche en direction de jeux d'assemblages relatifs à la taille et à la composition des collectifs à l'épreuve de différents défis planétaires. Cette formulation est motivée par le défi de former un monde commun

qui se décline comme Démos, Téos et Cosmos. Ce triptyque renvoyant aux questions formulées dans l'essai de 1999⁽³⁷⁾ : Combien sommes-nous ? Qui sommes-nous ? Que pouvons-nous, voulons-nous faire ensemble ?

Le dossier se poursuit en offrant un espace pour un retour d'expériences adossées à des recherches en cours comme celle consacrée à l'accompagnement des petites et moyennes entreprises au changement climatique à l'échelle du Rhin supérieur et celle coordonnée par Sophie Némot sur les matériaux bio-sourcés qui interviennent dans l'habitat et la construction écologique. Ces retours de terrain illustrent deux types d'économie : une économie des pratiques de recherche et d'investigation et une économie de désenclavement/désengagement des logiques globales. Les difficultés auxquelles ces pratiques sociales s'exposent sont l'expression d'une singularité (marginalité) qui requiert un effort de chaque instant pour faire exister des scènes, des protagonistes et des compétences indispensables à l'affirmation de pratiques et de mondes associés.

37 Bruno LATOUR, *Comment faire entrer la nature en politique*, Paris, La Découverte, 1999.